

"UNE GERBE"

A. M. L. PAMPHILE LEMAY

J'ai délié la fraîche et merveilleuse Gerbe
Dont a chargé mes bras le riant mois de mai ;
Oh ! comme, en choisissant dans ce bouquet su-
L'œil est charmé ! [perbe,

Chaque épi, chaque fleur est un divin langage ;
L'un est chant du matin et l'autre, hymne du soir ;
L'une est pleurs ou regret ; celui-là dit : Cou-
Un autre : Espoir ! [rage !

L'une croit, l'autre adore, aime, contemple et prie ;
L'une parle aux flots bleus, à la terre, à l'azur,
L'autre, lis éclatant, fait monter vers Marie
Son encens pur.

Tous les accents divins que la nature exhale,
Tous les soupirs de l'âme et tous les cris du cœur,
Illustre Lauréat, de ta Gerbe idéale
Montent en chœur.

Merci pour cette Gerbe, ô glorieux poète !
Quels arômes nouveaux ! quels doux parfums
elle a l...

Ton âme au vol sublime, oh ! dis-le-nous, est faite
De ces fleurs-là ?

ELISE-B. LARIVIÈRE.

Les Trois-Vivières, 24 mai 1879.

UN
DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bando Rouge

XI

Le bruit qu'on entendait ressemblait à un tré-
pignement, et il fallait qu'il fût bien fort pour
arriver jusqu'aux deux amis.

"Ecoutez, dit Roger.

— On dirait qu'on se bat dans la cabane.

— Ou qu'on marche dans le bois.

— Non, les branches craquaient sous les
pièdes. C'est bien le bruit d'une lutte.

— Mais c'est impossible, Régine est seule avec
cet enfant.

— Le petit scélérat est capable de chercher à
l'étrangler pour lui prendre son argent, mur-
mura Pierre Bourdier.

— Courons, alors, s'écria l'officier, frappé de
cette idée qui ne lui était pas venue d'abord.

— Ma foi ! je crois que vous avez raison ; nous
reprendrons la conversation tout à l'heure, mais
le plus pressé est d'aller voir ce qui se passe là-
bas.

Et le brave colporteur s'élança suivi de près
par Roger.

Au moment même où ils dépassaient le gros
bloc de grès qui surplombait le ravin qu'ils
venaient de quitter, la porte de la hutte s'ou-
vrait brusquement, et une forme humaine appa-
raissait sur le seuil.

"Ah ! gueux ! ah ! gredin !" s'écria Pierre
Bourdier.

Il ne fit qu'un bond jusqu'à la cabane ; mais,
au moment où il allait saisir au collet le men-
diant—car c'était bien lui qui venait de se
mouvoir—le misérable drôle se baissa si adroitement
que le bras du colporteur ne rencontra que
le vide.

Avant qu'il eût eu le temps de redoubler le
coup, l'enfant s'était dérobé.

Jamais serpent ne glissa plus subtilement
entre les mains d'un homme prêt à l'écraser.

Pierre Bourdier se retourna, mais trop tard,
car le petit monstre tournait déjà le coin de la
cabane.

"Oh ! je te rattraperai bien," dit le messager
de l'armée de la Loire en prenant sa course.

Le gamin s'était jeté dans le taillis. On ne le
voyait plus, mais on l'entendait.

Bourdier jugea sans doute qu'il y avait un
grand intérêt à ne pas le laisser échapper, car
il sauta après lui dans le bois et se mit à le pour-
suivre.

La nuit était noire, et quelques secondes
après ils eurent disparu tous les deux.

Tout cela s'était passé en moins de temps
qu'il n'en faut pour le raconter, et Roger était
resté immobile de surprise et muet de terreur.

La pensée de Régine lui revint plus vive et
plus poignante.

Courir après le mendiant était inutile puisque
Pierre Bourdier était déjà à ses trousses.

Le lieutenant se précipita dans la cabane.

La porte était restée ouverte, mais une obscu-
rité profonde régnait sous ce toit bas et dépour-
vu de fenêtre.

La lumière avait dû être éteinte dans la lutte,
car on ne pouvait plus douter que le colporteur
n'eût deviné ce qui s'était passé.

"Régine ! où êtes-vous ?" cria Roger, oubli-
ant dans son trouble que la pauvre enfant ne
pouvait pas l'entendre.

Bien entendu, personne ne lui répondit.

Ce silence était lugubre.

Roger s'avança à tâtons, les bras étendus en
avant et marchant avec précaution, car il trem-
blait de mettre le pied sur le corps de la jeune
fille.

Son cœur battait à rompre sa poitrine, et il
semblait si fort que par deux fois il fut obligé
de s'arrêter au mur pour ne pas tomber.

Ses mains ne rencontrèrent que le vide et la
pensée que Régine avait été emmenée hors de
la cabane lui traversa l'esprit.

Il était en effet peu probable que l'enfant eût
osé l'attaquer seul et il se pouvait que d'autres
misérables fussent venus à son aide.

Dans cette anxiété, l'officier se baissa pour
chercher la lanterne éteinte, et au moment où
il explorait le plancher, un bras se posa sur le
sien.

"Vivante !" s'écria-t-il.

C'était vrai.

Régine lui serra doucement le poignet, comme
pour lui faire comprendre par cette pression
qu'elle avait échappé à l'attaque du mendiant.
En même temps, un hasard heureux fit que les
doigts de Roger rencontrèrent sur le sol la boîte
d'allumettes dont Pierre Bourdier s'était servi.

Retrouver la lanterne renversée et éclairer la
cabane, ce fut l'affaire d'un instant, quoique le
trouble du lieutenant nuisit beaucoup à la pré-
cision de ses mouvements.

Dès qu'il put embrasser d'un coup d'œil le
théâtre de la scène, il poussa un cri de joie.

La jeune fille était assise sur l'escabeau où il
l'avait laissée, et, quoique fort pâle, ne semblait
ni blessée ni même trop effrayée.

Elle passait sa main sur son front et prome-
nait ses yeux autour d'elle comme si elle sor-
tait d'un rêve.

Ses vêtements étaient en désordre, mais c'é-
tait la seule trace que la lutte eût laissée sur sa
personne.

L'intérieur de la cabane en avait gardé davan-
tage.

La paille avait été dispersée et foulée aux
pièdes ; les cartes éparses de tous les côtés sem-
blaient avoir été jetées à la volée ; quelques
pièces d'argent brillaient çà et là sur le sol.

Le sac qui les contenait avait dû être arraché
violemment et s'était sans doute ouvert à moi-
tié dans la vivacité de l'action.

Il suffisait de regarder tous ces débris pour
comprendre la scène.

Le petit scélérat, enivré par la vue de ce tré-
sor, qu'il croyait peut-être plus considérable,
avait dû méditer de se l'approprier par la force.

Enhardi par l'absence prolongée des deux
amis, il avait cru avoir facilement raison d'une
femme seule et il s'était jeté sur Régine.

Cette attaque sauvage ne s'accordait guère
avec les intentions d'es ionnage qu'on pouvait
lui supposer, mais la satisfaction immédiate de
sa cupidité avait dû l'emporter sur l'espoir loin-
tain de toucher la prime promise par les Prus-
siens aux traitres qui les servaient.

Il avait pu compter d'ailleurs, pour s'assurer
l'impunité et le moyen de fuir, sur l'infirmité
qui ne permettait pas à la jeune fille d'appeler
au secours.

"Pierre Bourdier avait raison, murmurait
Roger, et c'est un miracle que ce petit scélérat
ne l'ait pas tué."

Rassuré sur le sort de son amie, le lieutenant
ne l'était pas du tout sur la suite de cette fu-
neste aventure.

Il fallait absolument prendre un parti, et le
prendre sur-le-champ, car les moments étaient
précieux.

Tout en cherchant à lire dans les yeux de
Régine qu'il aurait bien voulu consulter, Roger
prêtait l'oreille attentivement.

Son brave compagnon s'était lancé à la pour-
suite du mendiant, et, soit qu'il l'eût atteint,
soit qu'il eût perdu sa piste dans le taillis, il
devait repaître d'un instant à l'autre.

Et cependant, au dehors, la forêt restait si-
lencieuse.

"Que faire ?" murmura tristement l'officier.
Jamais sa situation n'avait été plus embar-
rassante, depuis son évasion de l'hôpital de
Saint-Germain.

Les dangers qu'il avait courus dans la clai-
rière du *Chêne-Capitaine* étaient de ceux qu'un
cœur ferme peut braver, mais l'incertitude abat
souvent les plus solides courages et Roger ne
savait à quoi se décider.

Toute résolution était périlleuse dans l'iso-
lement où le laissait l'absence de Pierre Bour-
dier.

L'attendre, c'était perdre un temps qu'on de-
vait bientôt regretter amèrement, car la nuit
s'avançait et, avec le jour, les Prussiens pou-
vaient venir.

Partir, se lancer à travers la forêt, c'eût en-
core été possible quand il s'agissait de gagner
la Normandie.

Mais, depuis que son nouvel ami lui avait
parlé de la possibilité de rentrer à Paris, le cœur
de Roger s'était enflammé à l'idée de retrouver
Renée de Saint-Senier, qu'il savait exposée aux
privations et aux dangers du siège.

Il était décidé à tenter l'entreprise et à ris-
quer sa vie pour revoir celle qu'il aimait.

Mais les chances de succès devenaient bien
improbables sans le secours de Pierre Bourdier,
et l'idée d'entraîner Régine à une mort presque
certaine le faisait trembler.

D'ailleurs, il se serait reproché de partir sans
s'inquiéter de ce rude compagnon que la Provi-
dence lui avait envoyé et qui venait de se dé-
vouer si généreusement en poursuivant à tra-
vers bois le misérable drôle.

Encore, s'il avait pu échanger ses pensées
avec Régine, mais il ne se sentait pas le courage
d'entamer un entretien par signes.

Ce fut elle qui vint à son secours.

Elle avait repris ce sang-froid qui ne l'aban-
donnait presque jamais, et on n'aurait pas soup-
onné, à la voir si calme, qu'elle venait à peine
d'échapper à une odieuse violence.

Roger la vit avec stupefaction ouvrir le sac
qu'elle avait remis à sa ceinture et en tirer une
ardoise sur laquelle elle se mit à écrire avec un
morceau de craie.

Il se pencha avidement et épela ces mots tra-
cés d'une main ferme :

"Il faut partir."

"Partir ! s'écria-t-il douloureusement, mais
elle ne sait pas où je veux aller, la pauvre en-
fant."

Régine leva sur lui ses grands yeux qui bril-
laient d'intelligence et de résolution, effaçant
l'inscription et sous ses doigts apparut une autre
phrase que Roger lut avec stupefaction.

"On nous attend à Paris, et nous pouvons y
être demain."

— A Paris ! s'écria l'officier. Ah ! on dirait
qu'elle lit dans ma pensée."

Et il saisit la main de Régine pour la serrer
dans les siennes.

Paris ! Ce nom magique lui avait tout fait
oublier.

L'absence de Pierre Bourdier, les dangers ter-
ribles du voyage, tout s'effaçait devant cette
courageuse résolution de la jeune fille si simple-
ment exprimée.

"Oui, nous irons à Paris, dit Roger enthousi-
asme, oui, nous y serons demain, car Dieu qui
nous a déjà sauvés ce soir de l'ennemi, des es-
pions et de l'incendie, Dieu ne permettra pas
que cette noble enfant périsse."

Régine était déjà debout et se chargeait de
son sac qu'elle venait de refermer avec soin.

Roger prit son ballot sur son dos et se précé-
pita avec elle hors de la cabane.

XII

Roger avait à peine franchi le seuil de la ca-
bane qu'il s'arrêta court.

Il venait de céder à un premier mouvement
d'enthousiasme irréflecti ; mais les terribles
réalités de la situation s'imposaient de telle
sorte que le calme devenait de nécessité abso-
lue.

Peut-être l'impression du froid très-vif qui
glacait l'air extérieur contribua-t-elle à rappeler
le lieutenant à lui-même.

Toujours est-il qu'il arrêta Régine et lui mon-
tra la lumière qui brillait encore dans la hutte.

Dans sa précipitation, il avait négligé d'é-
teindre la lanterne, et cette clarté insolite était
de nature à attirer des rôdeurs de nuit.

La visite du mendiant n'avait pas eu d'autre
cause, et il importait aux fugitifs de ne pas lais-
ser là de traces de leur passage.

D'ailleurs, on était peut-être encore à leurs
trousses, et le hasard qui avait amené les Prus-
siens à la clairière du *Chêne-Capitaine*, pouvait
tout aussi bien les conduire dans ce coin de la
forêt.

Roger rentra donc pour souffler la bougie, ral-
lument si mal à propos.

En retrouvant les débris du souper qui jon-
chaient le sol, il s'applaudit de ne pas avoir omis
cette précaution, et, avant d'éteindre, il poussa
du pied dans un coin tous ces restes accusateurs.

Ce mouvement lui fit rencontrer une autre
pièce de conviction beaucoup plus difficile à
faire disparaître.

Il heurta un gros paquet, en tout semblable à
celui qu'il portait sur son dos.

C'était la balle du faux colporteur que son
propriétaire avait déposée là, et à laquelle il
n'avait guère pensé en se lançant à la poursuite
du petit vagabond.

Cette trouvaille inattendue réveilla tous les
remords du lieutenant.

Il se demanda—et cette fois très-sérieusement
—s'il avait bien le droit d'abandonner ainsi un
généreux compagnon qui venait de se dévouer
pour les délivrer d'un espion dangereux.

La valise contenait les étoffes et les drap-
sur lesquels Pierre Bourdier comptait pour jouer
son rôle de marchand ambulancier et peut-être
même ses papiers.

C'était comme un dépôt sacré qu'il avait laissé
à la garde de son nouvel ami, et Roger, en s'é-
loignant, allait livrer ce gage précieux à la merci
du premier venu.

"Non ! c'est impossible, murmura-t-il ; cet
homme a eu confiance en moi ; si je partais sans
l'attendre, je serais un lâche."

Pendant qu'il réfléchissait, Régine était en-
trée dans la cabane.

Elle lui prit le bras, l'attira doucement à la
porte et lui montra le ciel.

Un petit coin de la voûte céleste apparaissait
à travers les branches des grands arbres et les
sept étoiles de la grande Ourse brillaient de ce
vif éclat qui annonce les grands froids de
l'hiver.

L'officier n'avait pas fait une étude particu-
lière de l'astronomie, mais il comprit l'inten-
tion de la jeune fille.

La constellation en déclinant sur l'horizon in-
diquait aux voyageurs que la nuit s'avançait et
le geste de Régine signifiait :

"Il est temps de partir."

"Ah ! elle ignore tout ! se dit Roger, elle
n'a pas entendu ce que m'a dit ce brave cama-
rade."

"Qui sait même si elle ne se défie pas encore
de lui ?

"Et comment lui faire comprendre que nous
lui devons de la reconnaissance et qu'il peut
contribuer puissamment à nous sauver ?"

Toutes ces pensées se pressaient dans la tête
du lieutenant, plus perplexe que jamais.

Mais la décision dont il manquait surabondait
chez Régine, qui n'avait pas les mêmes raisons
que lui pour hésiter, comme elle le prouva bien.

Sans attendre un consentement qui tardait
trop à venir, elle rentra dans la hutte, ramassa
la lanterne, l'ouvrit, en tira la bougie, l'éteignit
et la jeta au loin dans les broussailles.

Il était impossible de dire plus clairement :

"Je devine ce que vous vouliez faire, je le fais
et maintenant il faut partir."

Roger ne répondit que par un gémissement.

Il se sentait vaincu et il cédait devant cette
volonté virile dont il avait déjà plus d'une fois
subi l'ascendant.

Le sentiment généreux qui le portait à at-
tendre le retour de Pierre Bourdier faisait place
à une sorte de confiance superstitieuse en Ré-
gine.

Il semblait qu'elle lui portât bonheur et que
la Providence, qui veillait sur lui depuis son
évasion, se manifestât par les actes hardis de la
mystérieuse jeune fille.

D'ailleurs, elle aussi s'était dévouée, et il lui
devait au moins autant de reconnaissance qu'à
son camarade de hasard.

Il se retourna pour donner un dernier coup
d'œil à cette misérable lutte, et il se représenta
le pauvre colporteur arrivant tout épuisé de sa
course et ne trouvant plus l'ami sur lequel il
comptait.

"Après tout, murmura-t-il, mon départ ne
l'empêchera pas de se sauver."

"Qui sait même s'il ne passera pas plus faci-
lement sans nous à travers les lignes prus-
siennes ?"

Au moment où cette réflexion lui venait à
propos pour rassurer sa conscience troublée, il
crut percevoir un bruit lointain.

"Serait-ce lui qui revient ?" se demanda
Roger en prêtant l'oreille.

Après quelques secondes d'attention, il recon-
nut que le bruit partait précisément du côté où
Pierre Bourdier avait disparu.

On marchait dans la forêt et on marchait dans
la direction de la cabane, car le son arrivait de
plus en plus distinct.

Régine, qui ne pouvait pas entendre, mani-
festait une vive impatience.

Elle avait pris la main de Roger et cherchait à
l'entraîner.

Celui-ci, le cou tendu, cherchait à reconnaître
d'où provenait ce roulement sourd qui réveillait
l'écho de la futaie.

C'était plus fort et plus régulier que les pas
d'un homme seul qui court à travers bois.

Bientôt l'officier distingua le martelage cadé-
cencé des fers de chevaux résonnant sur la terre
durcie.

A coup sûr, le colporteur ne pouvait pas être
mêlé à cette cavalcade que le lieutenant jugeait
assez nombreuse.

Son habitude des choses de la guerre lui per-
mit de reconnaître presque aussitôt l'allure ré-
glementaire des chevaux d'escadron.

Il n'y avait plus à en douter.

C'était une ronde de cavalerie qui arrivait
comme s'il eût été écrit que les fugitifs dussent
épuiser toutes les mauvaises chances en rencon-
trant successivement les différents corps de l'ar-
mée allemande.

"Le sort en est jeté," dit Roger entre ses dents,
et il suivit Régine qui le tirait par le bras avec
une volonté persistante.

Il était véritablement temps de partir. Les
cavaliers venaient de prendre le trot et on pou-
vait se demander s'ils n'avaient pas déjà vent de
la présence des fugitifs.

La jeune fille ne se doutait pas du danger,
mais son instinct continuait à la servir à mer-
veille, car elle avait choisi sans hésiter la meil-
leure direction pour éviter l'ennemi.

Le détachement prussien suivait évidemment
la large route que les voyageurs avaient prise en
sortant de la clairière où s'étaient embourbés
leurs premiers persécuteurs.

Il n'était pas à craindre que la prudence ger-
manique se relâchât au point d'engager une
troupe à cheval dans des massifs boisés.

Tout au plus pouvait-on redouter que deux ou
trois soldats ne missent pied à terre pour fouil-
ler le taillis et inspecter la baraque, si tant était
qu'ils en connussent l'existence.

Le plan, pour leur échapper, consistait don-
c à gagner du terrain en sens inverse, à la condi-
tion de ne pas se trahir par le moindre bruit.

Roger savait par expérience que les Allemands
ont l'oreille fine, et qu'il était presque impos-
sible de marcher rapidement, la nuit, à travers
bois, sans briser des rameaux et sans froisser des
feuilles.

Mais l'enfant qui lui servait de guide avait su
dès les premiers pas résoudre le difficile pro-
blème de cette nouvelle évasion.

Après avoir tourné le gros bloc de grès au
pied duquel les deux amis avaient conféré, elle
s'était engagée dans un sentier dont l'officier ne
soupçonnait pas l'existence.

L'étroitesse de cette voie nouvelle ne permet-
tait pas à deux piétons d'y marcher de front.

A plus forte raison, n'était-elle pas praticable
pour les chevaux.

Mais, en même temps, elle se présentait abso-
lument dégagée de tous les obstacles qui en-
combrent d'ordinaire les chemins forestiers.

Pas de branches mortes à écraser, pas de roches
à écarter, pas de cailloux roulant sous les pieds.

La marche y était aussi facile et pas plus bruy-
ante que dans une allée de jardin.

Était-ce du bonheur, était-ce une connaissance
parfaite de la forêt qui avait conduit Régine
dans cette route de salut ?

Roger n'en savait rien, mais l'espoir lui reve-
nait en voyant les difficultés s'aplanir à mesure
que se poursuivait cette incroyable odyssée.

C'était à croire que, sous une influence surna-
turelle, les périls s'écartaient devant la jeune
fille, comme les murs s'entrouvrent dans les
contes de Perrault devant la baguette d'une fée.

Après un quart d'heure de pas accéléré, les
fugitifs purent se croire hors de tout danger.

Il n'entendaient plus le pas des chevaux, soit
qu'ils eussent pris assez d'avance, soit que la
route eût changé de direction.

Cependant, la jeune fille paraissait décidée à
continuer longtemps ainsi, car elle marchait sans